



Philippe Dodard, The rising soul

Homage aux victimes, aux survivants, aux héros, à nous tous...

Après le séisme du 12 janvier 2010, des écrivains haïtiens et étrangers qui étaient sur place ont témoigné dans la presse internationale, contrebalançant des informations qui souvent étaient dictées par des besoins relevant du sensationnalisme ou de la xénophobie.

Le Nouvelliste et La Direction Nationale du Livre (DNL), 1 an après, ont demandé à ces écrivains de

Le
Nouvelliste

reprendre la parole — la plume — encore une fois, pour permettre aux lecteurs du monde entier de comprendre ce que nous avons tous vécu pendant cette année, quels sont nos espoirs et surtout *pour rendre hommage aux victimes, aux survivants, aux héros, à nous tous...*



L'opéra de la Mort

Frankétienne

Mardi 12 janvier 2010. La journée va bientôt s'achever.

La baie de Port-au-Prince brille encore sous les carats éclatants du soleil caraïbe.

Il est 5h moins 7 minutes au moment où quelques 35 battements de secondes suffiront à projeter ma ville dans une éternité d'horreurs sous les palavirés meurtriers d'un séisme sauvagement aveugle en atrocités dévastatrices. Un dézafi de ravages insupportables. Une orgie de cataclysmes inattendus.

Plus de 300 000 morts. Plus de 10 000 maisons effondrées. Quartiers et villages affaissés. Bétonvilles déconstombrés. Palais et châteaux aplatis/défigu-

rés. Plus d'un million d'infortunés sous des tentes fragiles et malsaines. Un cruel cinéma de culs-de-jatte, de manchots et de cocobés traumatisés.

Brutale initiation à l'art de mourir en silence.

Mourir encore dans la macornerie des corps déchiquetés.

Mourir au ralenti des gestes poussieux.

Mourir terriblement sous des tessons d'horloges déraillées.

Mourir en solitaire sous les décombres et les gravats.

Mourir habillé d'ombres folles.

Mourir enfournoyé de ténèbres et de fantômes.

Mourir violemment de fausses lueurs. Mourir d'asphyxie et de cauchemars lugubres.

Mourir beaucoup.

Mourir toujours.

Mourir à jamais.

Mourir de trop.

Mourir de rien.

Mourir de néant.

Mourir absolument.

Et parfaitement mourir.

Mourir d'un voyage d'encombrement au trépas du temps qui passe et qui soudain se fige en faux couloir d'impasse.

Tracas, malheurs, désastres en strophes coffrées de catastrophes immondes.

Trois fois, sept fois, cent fois, mille

fois les entrailles déchalborées de ma ville bougent à l'intérieur d'une faille obscure plus gloutonne que la douleur nocturne sous une myriaderie de tentacules et de ventouses.

La mort nous mange et nous démanège impitoyablement.

Caricature d'un destin maquillé en madichonnerie à travers les cassures, les fissures et les brèches de nos cris distordus de vents apocalyptiques.

Interminablement l'opéra de la mort s'élargit, se prolonge et se dilate aux contours des récifs ensanglantés.

Comment survivre à la rage du naufrage saturé de pourritures de débris, de déchets et d'artripailles ?



PHOTO : AFP / EITAN ABRAMOVICH

Une douleur étrange comme un bruit de tonnerre!

Rodney Saint-Éloi

Incapable d'entendre un quelconque bruit. Les éclats d'un simple verre ont l'effet d'une bombe. Incapable de voir une bougie vaciller. Les étoiles chutent quand elles changent de quartier et cela fait aussi un bruit étrange. Toute une vie nouvelle née de la fureur de la terre. De cette terre qui tremble, sans préavis. L'enfer - quand je m'en irai - ne sera pas plus pur que ce jour.

J'apprends à traverser la minute d'angoisse et à m'enfer-

mer dans l'enfance. L'enfance de la mémoire où les choses n'étaient pas que des choses. Ce filet d'eau qui s'appelle ruisseau, et ce ruisseau qui se fait rivière, et cette rivière qui roule en fleuve et ce fleuve qui débouche dans la mer, et cette mer collée au ciel que notre indulgence nomme île.

Une île aux odeurs de mangue.

Une île aux splendeurs des goyaves

Une île aux mains de lilas

Une île aux pieds de cannelle

Et surtout des souvenirs têtus comme les légendes. Madan Herman, le loup-garou, qui mangeait les nouveau-nés. Caca-Diable, il était tellement noir qu'on le croyait né de la panse du diable ou des genoux de Satan... l'île, cet amas de bêtises et d'amours, cette poubelle de haines et de folies.

Quand donc ira-t-on au carnaval, pour chanter et danser?

Quand donc ira-t-on au carnaval, pour chasser ce charivari de bruit-bruit par une chan-

son créole, plus populaire que la dessalinienne?

Il y a dans ma tête mille ans de rumeurs et mille rumeurs de morts.

Il y a dans ma tête ces morts sans sépulture. Ces cimetières sans visages. Ces noms trop brefs, ces détails complexes... ces voisins et ces cousines que je ne connaîtrai pas.

Un ami m'a demandé comment vit-on avec la mort?

J'ai répondu que la mort est un oiseau, la mort est une chanson. À la rue de l'enterrement, il

y avait des morts. Il y avait aussi des fleurs. Et des passants tristes même quand ce n'était pas leur mort. Et des cadavres heureux parce que bien vêtus, parce qu'ils n'étaient pas n'importe qui. Parce que sur leur tombe une épitaphe laissait croire que leur passage n'avait pas été vain... Est-ce vrai que les cadavres se valent? Les vivants alors ne ressemblaient pas aux morts dans la ville... il fallait rester debout quand on était vivants pour être un arbre qui prend racine. Ça, c'est l'ancienne manière, dit-on.

Il était une fois une ville

Yanick Lahens

Nous l'aimions malgré sa façon d'être au monde qui nous prenait souvent à revers de nos songes. Nous l'aimions têtue et dévoreuse, rebelle et espiègle. Avec ses commotions d'orage et de feu. Avec sa gouaille au mitan d'un déhanchement de carnaval. Ses secrets invincibles. Ses mystères maîtres des carrefours la nuit. Ses silences hallucinés. Les cuisses lentes de ses femmes, les yeux de faim et d'étincelles de ses enfants, les apparitions phosphorescentes de ses dieux.

Nous l'aimions malgré sa misère. Malgré la mort qui, selon la saison, longe les rues à visage découvert. Sans remords. Sans même ciller. Nous l'aimions à cause de son énergie qui déborde, de sa force qui pouvait nous manger, nous avaler. À cause des enfants des écoles en uniforme qui l'enflammaient à midi. À cause de son trop-plein de chairs et d'images. À cause des montagnes qui semblent sans cesse vouloir avancer pour l'engloutir. À cause du toujours trop. À cause de cette façon qu'elle avait de nous tenir et de ne pas nous lâcher. À cause de ces hommes et de ses femmes de foudre. À cause de... À cause de...

Et je l'aimais dans ces minutes fugaces où une journée inondée de lumière coule jusqu'à un crépuscule alanguiné de mauve et d'orange. Ces minutes où des quatre coins de la ville des feux montent des ordures empilées et nous brûlent les yeux. Ce moment où des pyromanes crucifient sa misère pour la faire taire. Où nous avançons apaisés, à moitié aveugles dans une brume mensongère, mais où nous avançons quand même.

Le 12 janvier 2010 à 4 h 53 minutes, dans un crépuscule qui cherchait déjà ses couleurs de fin et de commencement, Port-au-Prince a été chevauchée moins de trente secondes par un de ces dieux dont on dit qu'ils se repaissent de chair et de sang. Chevauchée sauvagement avant de s'écrouler, cheveux hirsutes, yeux révoltés, jambes disloquées, sexe béant, exhibant ses entrailles de ferraille et de poussière, ses viscères et son sang. Livrée, déshabillée, nue, Port-au-Prince n'était pourtant point obscène. Ce qui le fut, c'est sa mise à nu forcée. Ce qui fut obscène et le demeure, c'est le scandale de sa pauvreté.

Le 12 janvier 2010 à 4 h 53 minutes le temps s'est fracturé. Dans sa faille il a scellé à jamais des secrets de notre ville, englouti une partie de notre âme, une âme qu'elle nous avait patiemment taillée à sa démesure. Dans sa faille le temps a emporté notre enfance. Nous sommes désormais orphelins de cent lieux et de mille mots. Les rues jouent à colin-maillard, *lago cache* avec nos souvenirs. Certaines façades sont des ombres, et des fantômes y rôdent déjà que nous croirons toucher des yeux.

Parce qu'on se fait au temps qui passe, inexorable mais pas à sa chute si brutale.

Nous ne saurons plus quoi raconter à nos petits-enfants. Nos paroles de vieillards résonneront à leurs oreilles comme des ritournelles. Ils nous soupçonneront d'avoir perdu la raison et ne prêteront plus attention à ce que nos lèvres balbutieront. À ce que nos gestes dessineront devant nos visages. Nos doigts nouveaux leur resteront à jamais muets.

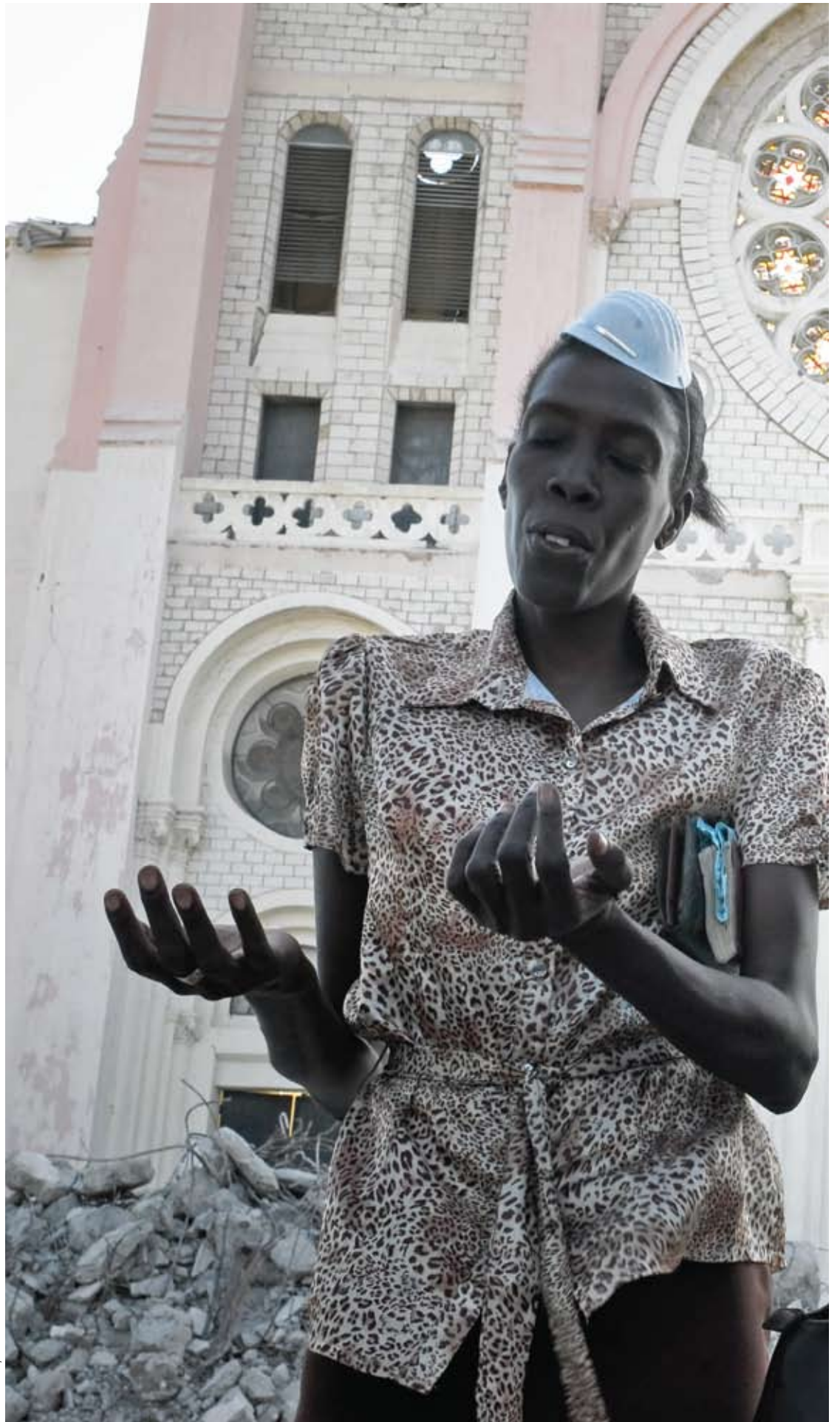


PHOTO : AFP / JEAN-PHILIPPE KSIATZEK

Une âme parasismique pour garder incassable l'espoir

James Noël

Je rends grâce à la terre, non pas la même, non pas la mienne - mon orageuse, ma lumineuse analphabète - je rends grâce à la terre, non pas mon île, la fille terrible, ayant appris avec son accent circonflexe à jouer de la roulette russe matin et soir.

Grâce, je rends grâce à l'étrangère, à la vierge, celle tout indigo qui a tourné de l'œil au risque de perdre son cœur dans une fuite d'eau, de larme de compassion subite. Je rends grâce à la terre des hommes et des humanités. Mais j'abomine

J'abomine l'humanitaire. Cet

humanitaire, je l'abomine et le débobine. Le déclare crime contre l'humanité !

Ma bouche est pleine de crachat, de colère sourde et visqueuse. Ma bouche est pleine de baisers automatiques, et de respirations artificiels pour exorciser les poumons pollués du monde. Je vous donne ma parole, cette bouche est une arme silencieuse. C'est une bouche avec des pensées, des silences en série. Taisez-vous, les morts. Je vous demande de vous taire par le creux de vos fémurs. Taisez-vous par les

trous qui sifflent dans vos têtes improvisées de morts incalculables. Les murs sont tombés. La mort est libre.

Du tremblement de terre, je n'ai pas tiré de grandes leçons, à part la terre et une certaine idée du tremblement. Je n'ai rien appris de ma ville, si ce n'est qu'il y a ici bas des villes qui partent, sans état d'âme. Des villes qui partent dans un seul souffle comme un orgasme.

De la mort, je n'ai pas tiré de grandes leçons. Je suis homme de grande crue et de turbulente

turbine. Pour avancer et atteindre au fil du temps la ligne souple de l'horizon, faudrait penser à canaliser la mort.

Je n'ai rien appris de la vie, si ce n'est qu'il existe d'autres façons de mourir. Les murs sont tombés.

Filles et garçons qui partagent en vain un air de famille avec le vent. Laissez passer mon sang en tapis rouge sous vos pieds Emplissez-vous le cœur dès le réveil, buvez tout le soleil avec son jaune d'œuf. C'est en vain, filles et garçons d'ici, que vous avez un air en commun avec le vent.

Si vous ne maintenez pas le jour sur vos nombrils, garçons et filles, jamais cet air ne vous rendra légers.

Je n'ai rien appris de la mort. Rien de la terre. Ni de la mer. Ni du vent. Ni des vagues. Ni des chapeaux, d'où qu'ils viennent d'ailleurs. De Panama à d'autres villes de chapeliers, ma tête reste dure comme une obsession puisée d'un incassable espoir.

Mon être en bloc aspire à une âme parasismique. Grâce au soleil, à la pluie et au divin bleu des nuages.

Règne de femmes

(Récit sismique)

Claude C. PIERRE

Dix jours après le redoutable séisme, peut-être un peu plus de deux semaines, la ville recroquevillée comme un vieux lézard écaillé, hors d'haleine, reniflait, mort plus qu'à moitié. Port-au-Prince, à petites secousses sismiques, rend littéralement l'âme, soulevé de crampes et de spasmes comme une bête suppliciée.

Le soleil sans réaction ne regarde que d'un œil usé et vide la chaussée délabrée, les pieds en bouillie.

Bien avant le crépuscule, la circulation des piétons — déjà très difficile en temps normal, à cause des débris de toutes sortes et de toute provenance sur le trottoir — se révèle impraticable. Passants, véhicules, étals, colporteurs et petits trafiquants jetés pêle-mêle sur la voie publique, se confondent en un va-et-vient incessant. Maintenant, il faut compter avec les tentes de fortune plantées au beau milieu de la rue. Les artères, ou ce qu'il en reste, invitent à jouer à la marelle et à sauter les obstacles à cloche-pied. Dommage! le cœur n'est pas à la récréation, tout mouvement mime le sauve-qui-peut. Les répliques nous rappellent de temps en temps que nous sommes dans l'antichambre de la mort et tout à fait dans les délais d'un péril imminent. Dans ce domaine, il n'y a pas de prescription. Personne n'est à l'abri. Pourtant des femmes et des hommes de courage s'acharnent parmi des fantômes et des cadavres à paver la voie pour le surgissement d'une nouvelle souche.

Emballée à l'idée de pouvoir vivre l'expérience communautaire avec des enfants dans un campement, Maude, qui s'ennuie mortellement à la maison, ne rêve qu'à bouger et à prendre du champ.

— A propos, tu sais ce n'est pas une blague, après une telle épreuve on est fissurés, fracturés, foudroyés, tout le monde est surmené. Tu n'as qu'à voir à la télé la photo du président. Plus proche de nous, regarde donc le vieux curé, le pharmacien, ce sont des ruines.

— Pourquoi chercher si loin? Et moi? Nous devons nous refaire une santé, nous les survivants du séisme.

— Dis-toi bien, très chère, que continuer de vivre de ce côté de l'île tient déjà du prodige, au regard de notre débilité chronique. Le supplice de Tantale. Nous devons faire attention et ne pas trop tirer sur la corde de la résilience. Saisir au bond ces quelques jours de décrochage pour nous requinquer, reprendre un regain d'énergie et revenir frais et dispos pour la nouvelle catastrophe.

— Partez, partez. Partir est urgent et utile, ne serait-ce que pour se rassurer, rassurer la famille, rassurer la communauté qui nous presse depuis ce fameux après-midi du 12 janvier de prendre congé de nos soucis quotidiens. Partir et prendre un peu de distance avec cette terre enveloppée dans un conglomérat de crises. Partez et revenez-nous au plus vite!

Quant à moi, je me sens encore d'attaque; j'ai encore des ressources insoupçonnées; peut-être l'été prochain, j'irai faire un tour dans le pays des steppes.

A vous dire vrai, très chère, quant à moi, ma meilleure alliée, c'est la mer Caraïbe.

En attendant, les Canadiens, les Français et les Américains dans peu de jours ont promis, à grand renfort de générosité publicitaire, de rapatrier ou d'héberger leurs propres ressortissants coincés dans l'île têtue de même que quelques Haïtiens parmi ceux qui ont des parents en mesure de les prendre en charge.

Après trois mois on demandera sans doute à ces indésirables de rentrer chez eux. C'est un exercice de haute voltige, qui s'insère bien dans l'humanitaire tel que nous le subissons, tel un camouflet en Haïti Toma.

Dès la veille, Maude a pris soin de bien nettoyer ses chaussures de campagne. L'expérience appréhendée d'une journée pleine dans un campement la propulse aux anges. Elle dort mal; elle a rendez-vous avec Béatrice et Sabine.

Au petit matin, une tenue sommaire bien appropriée pour ce baptême du feu; Maude porte un jeans, une chemise à manches longues, un chapeau Port-Salut à large bord et des espadrilles. Ce matin-là, dès 7 heures 15, bien calée dans sa Terios, un geste de la main en guise d'au revoir à l'intention de son homme, elle file hors du village, lancée à toute vapeur à la découverte du campement Cinéas à Delmas.

À huit heures 10, l'endroit repéré, Maude appelle d'un ton triomphal son vieux copain : « Je suis sous une tente dans un campement. A plus tard! »

Elle raccroche avec empressement.

Le combiné en main, l'homme pense, songeur : « A-t-elle retrouvé un nouvel élan et sa voix familière de naguère? Ai-je retrouvé ma compagne des beaux jours? »

Ah! les beaux jours!

12 janvier 2010

Gary Victor

Parfois, je ferme les paupières avec force. Je les garde closes quelques secondes, puis je les rouvre avec l'espoir incongru que je retrouverai mes repères, ces images qui m'ont accompagné depuis ma plus tendre enfance. La Croix Deprez, l'hôtel Castel Haïti ! Mais je chute toujours dans le même cauchemar que je vis maintenant depuis plusieurs mois. Ces quartiers soufflés comme par l'explosion d'une bombe, ces collines parsemées de maisons maintenant soit détruites soit de guingois, comme si une main avait arrêté leur écroulement, ces rues réduites à des sentiers à cause de l'amoncellement des débris, ces nouvelles constructions de fortune qu'élèvent des citoyens laissés à eux-mêmes. Mon quartier, Carrefour-Feuilles, pourtant, bien que blessé à mort, semble prendre de l'air avec les espaces vides qui permettent du haut de la rue Daut, par exemple, ou même au niveau de la

route de Saint-Gérard, d'avoir une vue plus dégagée sur les alentours et sur la ville.

Ils sont morts par centaines, dans ce quartier qu'on a oublié parce que jamais chimérisé par le pouvoir en place. À la rue Numa Rigaud, des deux côtés de la rue, il ne reste plus une maison debout. J'ai ramassé, dans les ruines d'une de ces demeures, une photographie que j'ai remise par la suite à un résident de la zone échappé par miracle à la catastrophe. Un enfant, un petit garçon d'environ sept ans, avec son sourire, tout beau dans son uniforme d'école. Il n'a pas échappé, lui. Moi, j'ai pensé pendant au moins quatre heures que j'avais perdu mes deux enfants, Iahhel et Aurélie. Cette nuit de détresse ponctuée de répliques et de vociférations religieuses restera à tout jamais plantée comme un fer dans ma mémoire.

Je pense souvent à mon ami d'enfance Larco. Tout

Pòtoprens nan sewòm

Louis-Philippe Dalembert

titak pa titak
lavi pòtoprens prale
titak pa titak
pòtre koralen
vag lanmè makonnen
nan mitan flanm sole

pòtoprens degrennen
titak pa titak
tankou move lapli
titak pa titak
ki refize tonbe
menm si yo ba l bonbon
fè jaden filalang
pou granmoun ka plenyen
fè goutyè filalang
pou timoun pa benyen

grenn pa grenn
pòtoprens konte mò
pòtre makon zonbi
sou bitasyon grandon

grenn pa grenn
fè yon bann
goudougoudou
yon bann moun pran lari
pa gen bann ni rara
goudougoudou
yon bann moun pran danse
oun dènye kout tanbou
oun rabòday fyèl bèf
pak pitak pitak
pak pitak pitak
pak pitak pitak
pak

grenn pa grenn
se pa youn
grenn pa grenn
se yon dal
yon dal kò
anba dal
fè kè tout latè grenn
de pye bwatshèn nan chenn
chemen dèdal anba dal
dal beton kòlòwòch
dal beton koule rèd
pi rèd pase dlo chèch
nan je vil pòtoprens

titak pa titak
lavi pòtoprens prale
titak pa titak
figi l kole pyese
bade mak sifilis
pòtre nanm jenn gason
chagren damou fennen
cheri si n te renmen
ala bèl nou ta bèl

nou ta bèl tout koulè
ta fleri kou bèlè
lò sezon posesyon
kou kandelam dèlma
zanmann ak kayimit
nan memwa san kanson
nou ta tire lobe
nan dlo ravin pentad
vlope ak zèl lavyon
fè laviwondede

titak pa titak
lavi ti nèg prale
si nou te konn konte
nou ta gen tan byen lwen
cheri mwen pa ta lwen
nou ta gen milyon ven
men lavi jeretyen
paske n pa konn konte

titak pa titak
lavi pòtoprens prale
titak pa titak
se pa dat n ap woule
se pa dat n ap debat
se pa dat nou deyò
ap dòmi anba pay
ap dòmi san soupe
pou n jwenn peny lasirèn
men se atò nou lèd
lannwit lan lou
pase yon sak sèl

cheri vin nou damou
pou nou bèl tout koulè
pou m renmen w tankou yè
tankou bouzen sou ray
bounda w te mèt fobop
m a fèmen je m reve
epi m a wè w pi bèl
n a gouye san rete
epi wa va leve
epi wa vin pi bèl
pase larèn solèy

titak pa titak
titak pa titak
titak pa titak
titak pa titak
titak pa titak
titak pa titak

le monde connaissait Larco à Carrefour-Feuilles. Nous l'appelions Ti-Laco. C'était presque un personnage emblématique du quartier. Toujours bien mis, col au cou, il avait fait les quatre cents coups, comme on dit, et il avait été même candidat à la députation, si bien que certains lui donnaient encore du député. Charmeur, arnaqueur, toujours prêt à venir en aide à quelqu'un, amateur de belles femmes et de ces tranche si appréciés de l'inspecteur Dieuswalwe Azémar, il est mort parce qu'immédiatement après la première secousse il s'est levé d'une table de dominos et a pris un mauvais chemin, contrairement aux autres joueurs. Il est resté des heures sous les décombres avant de rendre l'âme. Nous tous, nous pleurons encore sa mort. À travers lui, ce sont toutes les victimes de Carrefour-Feuilles et de la ville que nous honorons.

La vie continue, même si nous ne sommes nulle part !

Des mots et des jours

Emmelie Prophète

Les mêmes questions restent posées. La douleur est mille fois racontée. Ressassée. Des milliers de cœurs battent dans le même désordre, la même disharmonie. Quel oubli faudrait-il inventer ? Comment reprendre la conversation avec la terre, l'habiter, l'aimer, la partager ?

Parler de nulle part, s'entendre indéfiniment en écho, parler pour personne, même pas pour soi-même. Rien ne semble pouvoir rompre cette aphonie. Installée. Les mots pour décrire cette désespérance sont en invention dans le cœur, dans le regard, sous la poussière, durcie depuis par la pluie, le soleil, les pieds, l'indifférence.

Habiter avec la force du désespoir. Habiter le bruit, la pluie, l'histoire passée et celle à venir, peut-être. De quelle fraternité est-il question dans ce monologue contre nature avec les autres ? L'infortune est une denrée recherchée, une aubaine, une panacée qui apaise certaines consciences. La porte est grande ouverte et on entre à volonté. La misère renouvelée, augmentée chaque petit matin, chaque fin de journée fait le bonheur des objectifs pointés en permanence sur ces villages fragiles, ces corps en déserrance, ces mains tendues qui attrapent tout, l'aumône comme la maladie.

Le temps de répit dans ce chaos est celui pour aimer. S'aimer. Aimer dans l'ignorance du mot. C'est mieux com-

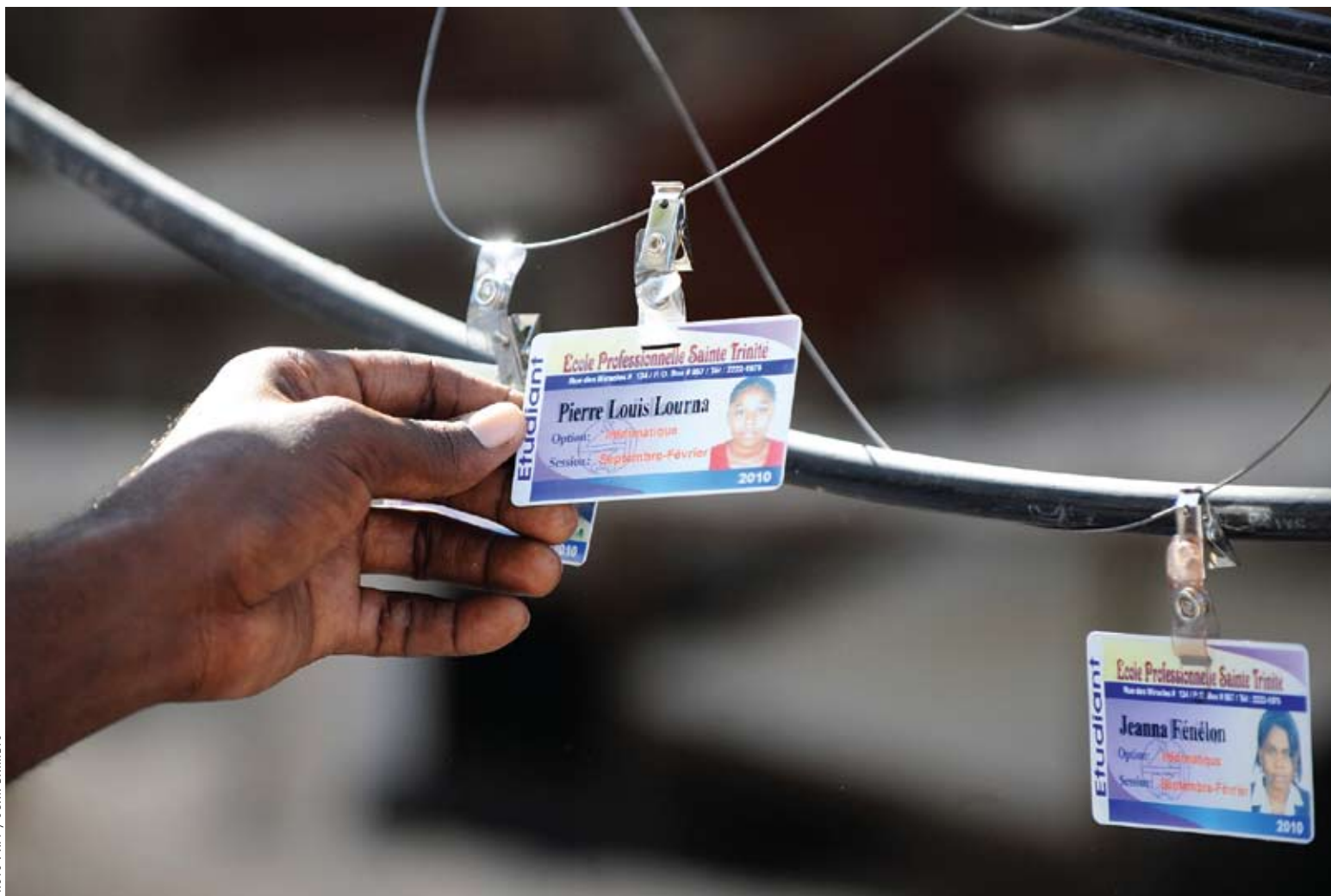


PHOTO : AFP / JUAN BARRETO

me cela. Pourquoi mettre des mots quand souvent le corps n'existe plus, quand la plupart du temps il n'est qu'une incertitude, une hésitation entre le souvenir et la réalité ? Tous ces corps aimés mélangés aux décombres, jetés, parce qu'il

fallait inventer très vite l'oubli ou quelque chose qui lui ressemble. Confirmer, malgré les apparences, son statut de survivant alors que chaque seconde de la conscience d'être habité par la mort s'aiguise. Aimer. Aimer malgré les désastres et

au-delà des désastres, aimer le mort et le survivant d'amour égal, avoir peur et vouloir garder les yeux ouverts parce que l'amour continue à vouloir dire quelque chose, à se démarquer de l'incertitude générale.

Le partage reste de l'ordre de

ce qui se pratique, de ce qui se vit. La goutte d'eau polluée. Le rien. Se tenir compagnie. Se souvenir sans évoquer. Le silence. Il sera une fois, un autre jour, un autre pays, mais jamais d'autres cœurs et d'autres amitiés.



PHOTO : AFP / ROBERTO SCHMIDT

Des yeux secs pour regarder nos morts....

Évelyne Trouillot

La vie a continué sans vous et je ne vois autour de moi que des signes de votre absence. L'Amérique, dans ses manifestations les plus pathétiques, fait la guerre à son président noir et les autorités françaises s'acharnent contre les sans-papiers, alors que des sans-abri meurent de froid et d'oubli. Des mineurs chiliens ont revu la lumière du jour après des mois sous terre. L'agitation me parvient avec le même bruit de fond : une douleur sourde réveillée soudainement. Le monde continue de tourner sans vous.

Toutes les larmes semblent s'être taries un an après, et c'est aussi bien. Il nous faut des yeux secs pour regarder nos morts. J'ai rangé mes mouchoirs. Rentrez l'absinthe, l'encens et les plaintes.

Les catastrophes continuent depuis votre départ, comme

pour montrer que cette tragédie fait partie d'une interminable liste. Dans la rue, je ne vois pas de signes que vous aviez vécu. Comme avant, la jeune fille au ventre creux se faufile dans une jeep pour payer son prochain repas, le jeune homme sans avenir serre son envie de tout casser entre ses poings, le petit garçon torse nu passe son chiffon sur une vitre aussi indifférente et froide qu'avant, le pasteur au bout de la rue continue ses diatribes, et vous passez en pertes et profits dans un étrange marchandage entre son dieu et les hommes. La vie continue sans vous. Des rapaces se battent pour le pouvoir, vous ne pouvez plus voter et vous avez perdu toute force de frappe.

Je ne devrais pas m'étonner. Vos noms ont disparu dans un pays où les vivants eux-mêmes

ont du mal à trouver leur place dans un registre. Vous n'aviez pas pris les armes pour défendre la patrie. Vous n'aviez ni canons ni mitrailles, mais votre sang a laissé un sillon rouge où nous mettons nos pas. Depuis votre départ, les experts en catastrophes ont envahi le territoire, accumulant désastres, épidémies, insultes et camouflages. Leurs véhicules tout-terrain éclaboussent notre mémoire, leurs salaires mirobolants giflent notre quotidien, eux qui ne connaîtront jamais vos noms.

Je n'ai que ma colère à vous offrir aujourd'hui. Forte de votre douleur, belle de tout ce qu'il faut construire. Encore rouge de votre sang qui prend tant de temps à sécher. Comme des fleurs écarlates dont la beauté fait frémir le poète.

Temps mort

Jean-Euphèle Milcé

Ici, est tombé le sculpteur travailleur des débris posés chaque matin à ses pieds !

A une minute de course - quand il faut s'éloigner d'une opération musclée de la MINUSTAH - cassé comme une terre sèche et craquelée, le palais national attend. Le peuple en face, yeux dans les yeux, prend le temps. S'accroche au temps de la main tendue, du choléra et des promesses de chaos.

Ici, la mise à mort de la fiction de Gary !

Le patrimoine, les vies, les mots, les traces délavées d'un vivre ensemble, les impacts des petites révolutions, la guerre des gangs de l'import-export ne sont que des pelletées de poussière. Jamais réalité n'aurait été plus forte que la plus nihiliste et la plus chaotique création littéraire.

Disparaissent les frontières entre l'histoire, la géographie et l'économie heurtées par les quêtes de reconstruction, de refondation, d'opportunités et de résilience étalées dans un désordre tellement simple qu'il est en passe de devenir sympathique.

Serais-je honnête en refusant le raccourci d'un hommage aux victimes du douze janvier ? Hommage qui arrange et dédouane tout le monde.

Ici, le lieu de trépas de trois cent mille amis, compatriotes et frères humains assassinés par la vulnérabilité exacerbée des espaces de vie des populations. Citoyens uniquement pour exercer leur droit de vote !

Je rêve d'adhérer à la résurrection de la terre et de la nécessité de vivre ensemble dans des espaces intégrant la gestion de tous les risques, tels ceux de ne pas aller à l'école, d'attraper le choléra, de chercher son premier emploi à quarante ans, de mourir bêtement d'un tremblement de terre, d'une inondation, d'un glissement de terrain ou d'une balle perdue.

L'hommage idéal serait de permettre à trois cent mille martyrs d'accéder, même à titre posthume, à la citoyenneté intégrale.

Quelle résilience ? On meurt plus facilement et on est quand même plus pauvre que les autres ?

Ici, l'inutilité des mots et de leur auteur !



PHOTO : AFP / ROBERTO SCHMIDT

Le seul hommage digne de ce nom : devenir citoyen

Lyonel Trouillot

“Le tout est de tout dire et je manque de mots”. Un an après, comment parler des morts sans les offenser sans nommer ceux qui ont piétiné leurs cadavres : les maque-reaux d’Haïti, les politiques muets, les institutionnels corrompus... Il n’y a pas de mots pour dire la rage.

Le tremblement de terre n’a tué que des individus, en grand nombre, beaucoup trop d’un seul coup. L’après a tué une communauté, celle des morts et des disparus, dont l’Etat n’a pas su honorer la mémoire.

Le tremblement de terre n’a détruit que des immeubles. C’est une société que les hommes et les femmes qui y vivent doivent changer, bâtir autrement, au propre comme au figuré.

Au nom des morts, la république des ONG. Au nom des morts, « la communauté internationale » qui commande, décide, menace. Au nom des morts, les cadres haïtiens qui s’en vont, les « aideurs » qui s’installent. Au nom des morts, le laxisme des zombies au pouvoir qui ont géré, aussi mal d’ailleurs que le reste, leur avenir personnel.

Restent les mots. Qui ne peuvent rien. Insuffisants au devoir de mémoire. Sauf à servir d’indicateurs. Assu-

mer la révolte contre le sort des morts et des vivants. Les mots, et la responsabilité qui incombe à ceux et celles qui les portent, les écrivent, de parler vrai, d’écrire vrai. Loin de tout vedettariat. Nous qui allons ici et là signer nos derniers titres, ne jamais oublier que ce sont souvent les morts qui nous payent nos voyages.

Le seul hommage vrai et le risque à courir : savoir que si nos jeux de mots n’ont pas conscience des enjeux, humains, sociaux, historiques, ils ne valent pas la peine. Tant de morts et la merde autour, toutes ces vies qui attendent un mieux-vivre... Citoyen en mal d’un pays à construire, j’ai un peu plus peur des mots depuis le tremblement de terre. Peut-être, mais c’est une idée ouverte à la discussion, la seule façon pour « l’écrivain haïtien » de rendre hommage aux morts et d’aimer les vivants est celle de devenir un citoyen haïtien qui écrit.

C’est à ce devoir d’humilité, à cette responsabilité à la fois modeste et lourde que me rappelle le souvenir des morts et des actes de courage et de solidarité dont j’ai pu être le témoin le soir même et les jours qui suivirent le tremblement de terre.

Le Palais national

Syto Cavé

C’était un vrai palais. Un beau palais. On en était fier. Fier de le montrer, de le revoir. Debout, dans sa blancheur impeccable, avec ses dômes, ses multiples fenêtres d’où l’on pouvait tout voir, sans rien prévoir ni rien savoir. Il était si beau qu’il pouvait tout cacher, envelopper dans son ombre tout ce qui gravitait autour. Il écliprait à lui seul le

Centre-ville dans l’anarchie de ses constructions, ramenait la mémoire à ce que fut Port-au-Prince ou ce qu’il pourrait en être. Majestueux palais - en vérité !- qui abrita tant de présidents et les regarda un à un tomber, haïs, maudits, exilés. Fascinant palais qui fit rêver tant d’autres comme lieu fort du pouvoir, avec son immense fauteuil, les parades, les « Aux

Champs », la cohorte des flatteurs et des politicailleurs.

Le regardant aujourd’hui meurtri, agenouillé face à ses grilles de secours, ses fenêtres muettes, suspendues comme des yeux vides, ses dômes engloutis, sa salle aux bustes écrabouillés, il semble dire, dans le dernier sursaut qui précède sa démolition : Alléluia ! Abobo ! Mierda ! Putain ! God damn it !

Pour eux et pour nous...

Kettly Mars

Sous peine de perdre notre restant d’âme, qu’un hommage tellurien soit rendu à nous tous qui ne sommes pas morts, qui avons échappé à la mort par volonté divine ou par hasard, héroïnes et héros sans lendemains qui avons arraché des vies du chaos avec nos ongles et nos dents, nous les miraculés, les estropiés, les déplacés, les orphelins, nous qui avons erré dans les rues poudreuses de la ville les yeux remplis du même effroi, le sang encore frais sur nos bras, nous qui n’avons pas fini de compter nos morts, qui ne comprenons toujours pas cette houle qui a broyé la vie,

à nous qui avons vu ensemble les visages innombrables de la mort, qui n’aurons jamais de réponse aux questions de notre impuissance, qui avons pleuré les larmes de nos ventres, qui avons pleuré les mêmes larmes amères, qui avons survécu et survivons à la peur, qui survivons à l’angoisse, à nous tous qui avons encore une identité, qui ne nous sommes pas suicidés, ne sommes pas devenus fous, qui continuons à scruter d’autres soleils, à lutter, à nous indigner, à nous révolter contre ceux qui veulent nous voler ces jours que nous avons arrachés au hasard de la mort,

contre ceux qui nous veulent morts ou morts-vivants, à nous qui laissons monter la sainte colère en nous, qui appelons de tous nos vœux le feu sacré, nous qui croyons qu’un jour nous aurons eu raison d’avoir survécu, même un jour d’une autre vie, nous qui avons le courage de rire, de retrouver dans nos rêves les jours heureux qui nous sont ravis, de nous créer dans le chaos des raisons de vivre, à nous qui obéissons quand le souffle de la vie ordonne à nos mains et à nos yeux, à nous qui disons non au désespoir qui guette le rire des enfants...

Pour fêter la vie

Dany Laferrière

Je me souviens que le lendemain du séisme j'étais dans une voiture, sur la route de Delmas, quand j'ai croisé une Jeep verte qui remontait vers Pétiion-ville. Les occupants surexcités nous faisaient des signes frénétiques de ralentir. Le chauffeur nous lançait, dans une sorte de transe, qu'ils sillonnent la ville pour saluer les vivants. La démarche nous semblait étrange, car on cherchait plutôt à compter les morts. Dans une ville au tissage social si serré, il était impossible de ne pas avoir de morts dans sa famille ou parmi ses amis. La mort, d'une manière ou d'une autre, nous avait touchés tous. Et les corps étaient à l'endroit où ces gens avaient trouvé la mort. Certains se battaient encore sous les décombres pour survivre, assaillis qu'ils étaient par la douleur, l'angoisse et la poussière. Leur gorge sèche réclamait un peu d'eau. Leur poumon compressé suppliait pour un peu d'air. A la surface, l'agitation ne cessait pas pour autant, même lorsque les vivants n'étaient pas trop sûrs de s'être tirés d'affaire. Mais il leur fallait continuer. Continuer quoi quand beaucoup d'entre eux avaient tout perdu, et je ne parle pas des biens matériels? Que vaut la vie quand la mort a tout brûlé sur son passage? Je m'attendais à croiser des gens abrutis par le désespoir, hurlant leur douleur, se vautrant dans le malheur intime, car l'événement fut de taille. A l'encontre, j'ai trouvé une ville vaillante, des gens en constante activité,

chacun tentant d'aider l'autre. C'est la première fois que j'ai vu, à Port-au-Prince, quelqu'un s'adresser à un autre sans chercher à savoir, même par un simple coup d'œil sur sa tenue ou son langage, si ce dernier était du même niveau social que lui. Nous fûmes, pendant un bref

moment, même pas des Haïtiens, des êtres humains dans la douleur. Toute autre chose n'était plus de mise. On ne distinguait que des morts, des blessés et des miraculés. Ce dernier groupe avait les deux autres en charge. On circulait dans une ville que l'aviation ennemie

avait bombardée toute la nuit. Sur cette ville rasée, malgré nos morts (je n'ose pas avancer un chiffre, de peur d'en oublier un seul) et nos blessés, commençait déjà à refluer la vie. On distinguait des signes de vie partout. En tout cas l'énergie de vivre ne nous a jamais quittés.

Cette Jeep verte qui parcourait la ville pour saluer les vivants, il ne fallait pas y entendre le moindre cocorico, mais plutôt : « courage, la tâche qui nous attend sera rude ». En attendant, il faut fêter la vie, car ceux qui sont morts ne rêvaient que de vivre.



PHOTO : AFP / ERIKA SANTILLICES

Se dé-déboussoier

Thomas C. Spear

Guerres, génocides, cancer, sida, tsunami, tremblements de terre... Morts individuels ou collectifs, responsabilités humaines ou divines. De quoi perdre le nord, désespérer de la vie qui pourtant se définit en opposition à sa fin inévitable.

Jamais on ne pourra remplacer le patrimoine perdu lors du séisme du 12 janvier : surtout humain. Mais architectural aussi, matériel et immatériel, archives précieuses, objets investis avec la mémoire des familles et d'un pays. Dès le lendemain, on cherchait l'immeuble pas tombé, l'arbre familial debout, la banque de borlette affichant toujours les chiffres chanceux du « mariage » de la veille : des repères, du familial.

Comment se retrouver dans le nouveau paysage ?

À Manhattan, un an après le 11 septembre 2001, on ne savait pas si l'immeuble de la Deutsche Bank était récupéra-

ble. Cinq ans après, le démantèlement définitif s'arrête avec la découverte des ossements humains. Sur le chantier repris en 2007, deux pompiers meurent : *kay sa an devèn*.

Ainsi, longtemps, il faudra faire face aux fantômes du séisme du 12 janvier 2010. Et faire le déblayage avec soin. Les grosses blessures cicatrisent rarement sans de nouvelles douleurs. La sensation du vide peut resurgir, au souvenir du panorama depuis les Tours jumelles ou depuis une terrasse donnant sur la baie de Port-au-Prince. Le plancher sous les pieds n'existe plus, on s'en-gouffre dans le vide.

Du fond de ce gouffre béant, je partage le devoir de commémorer. Le devoir de mémoire envers les victimes des inondations à Gonaïves, aussi, absurdement symboliques l'année du bicentenaire. Envers d'autres disparus, par des fléaux politiques et de la natu-

re. *Onè, respè.*

Annus horribilis 2010 terminé, l'année 2011 offre la perspective d'honorer les victimes par un nouveau gouvernement d'un État qui fonctionne, le patrimoine précieux sauvegardé et de nouvelles bases développées par un commerce *ekitab*, un tourisme *lakay*... Moins d'ONG et plus de natifs-natals qui décident et qui construisent.

De souche asiatique, le choléra symbolise l'équilibre *de-dans-dehors* empoisonné parfois, comme les compétences et le capital de la diaspora. À l'horizon, voyons plutôt *tout moun ansanm*, d'en-haut et d'en-bas, dedans-dehors, pour de nouvelles fondations en Ayiti Toma. Des logements pour les millions de concitoyens. De nouveaux édifices, publics et privés. Un nouveau Palais National.

Les pendules à l'heure.
Bon anè.

La reconstruction de soi

Michel Le Bris

Reconstruire Haïti. J'entends encore la voix tremblée de Frankétienne au téléphone, un mois après le séisme. Lui qu'on aurait juré indestructible disait sa fatigue, son inquiétude : la peur gagnait Port-au-Prince, murmurait-il, comme si au tremblement de terre répondait un ébranlement de l'âme du pays, tandis que se répandaient par les rues les « prédicateurs des hordes militantes des églises américaines » appelant les Haïtiens au rejet du vaudou, coupable de tous les maux — et, au-delà, de tout ce qui avait fait la force de ce pays à travers les siècles : son imaginaire. Rien ne serait pire, rappelait-il encore à Saint-Malo, au printemps : ce serait, pour le coup, accepter la mise sous tutelle de l'île proposée par certains ! Les écrivains haïtiens présents, en ces journées, ne disaient pas autre chose : la reconstruction ne serait pas seulement une question d'argent, de moyens techniques, mais passerait d'abord par la reconstruction de soi. Et tous en avaient donné un bel exemple, au lendemain du séisme : n'est-ce pas eux, par leurs textes, qui submergèrent la parole des journalistes avides de

sensationnel ? Ils étaient alors Haïti, imposant une autre vision de l'île, de son histoire, de sa culture.

Se reconstruire. Nous y sommes, me semble-t-il, tandis que l'île s'agite, que monte la colère. Mails, téléphones : tous me disent la ville en ruine comme au premier jour, la fatigue d'une vie, ou de ce qui en tient lieu, au milieu des gravats, l'aide qui n'arrive pas, ou se perd sans contrôle, la colère qui explose contre le pouvoir en place et contre les étrangers, tenus pour responsables du choléra — par un monstrueux renversement, dirait-on, qui fait de ceux venus porter secours les responsables de la catastrophe. Je sens, autour de moi, ici, en France, monter l'incompréhension : c'est toute leur gratitude ?

Et certes les Haïtiens, plus que jamais, ont besoin de toute l'aide possible. Mais il y a aide et aide. Et cela je le sais, né enfant pauvre en Bretagne, comme certaines aides peuvent être comme des gifles, vous humilient, vous nient comme personne. Où étaient les gens, les simples gens, dans les reportages hollywoodiens des premiers jours sur l'aide internationale

— ces derniers n'étaient-ils d'abord qu'une manière de se donner à soi-même le spectacle de sa générosité ? Où, dans les premiers jours, les reportages sur le courage, la dignité des gens, dégageant les leurs à mains nues, s'organisant pour survivre ? Il y a quinze jours, le Guardian s'interrogeait sur l'apparente impuissance de l'aide internationale — pourquoi tant de peine à dépasser la simple aide immédiate ? L'énormité de la tâche, bien sûr. Mais pas seulement. Le journaliste, voyageant dans un avion rempli d'humanitaires, décrivait des hommes et des femmes « cherchant désespérément un sens à leur propre vie », en quête d'aventures ou en quête d'avancement — et plus tard, sur place, il dénonçait une « République des ONG » ne rendant de comptes à personne, constatait que nombre d'entre elles ne connaissaient rien à l'île, ne cherchaient pas à connaître et à comprendre les Haïtiens. Quelques jours après j'entendais sur une radio Lyonel Trouillot marteler que l'échec de la « communauté internationale » tenait à ce qu'elle n'avait pas « traité les Haïtiens en tant que sujet par-

lant, qui avaient des choses à dire sur leur propre condition, quelque chose à penser sur leur propre réalité ». Et c'est juste, bien sûr.

Encore faut-il, pour rendre des comptes, un interlocuteur. J'ai un immense respect pour tous ces « humanitaires » qui se dévouent sans calcul, font de leur mieux là où ils se trouvent, se sont pris de passion pour cette île, s'efforcent de bâtir quelque chose avec les Haïtiens — ceux-là sont les premiers à dénoncer, ou à regretter, cette « République des ONG ». Car il y a un obstacle, et chacun le voit bien : c'est qu'entre une société civile haïtienne, d'une énergie, d'une invention, d'un courage qui force l'admiration si l'on s'ouvre à elle et l'aide internationale, pour que celle-ci trouve à se traduire en projets effectifs, s'appuyant sur une adhésion de tous, devenant du coup acteurs de leur redressement, et que du foisonnement des initiatives et des désirs naisse une volonté générale, il manque l'engrenage essentiel, l'opérateur nécessaire, l'embranchement, en somme : un appareil d'Etat.

C'est bien, je crois, l'enjeu des élections. Et au-delà : sans

doute faudra-t-il que la société civile, et d'abord tous ceux qui jusqu'ici, artistes, écrivains, ont été la voix d'Haïti dans les ruines, pèse de tout son poids pour contraindre ceux qui sortiront vainqueurs des urnes à cette « obligation d'Etat ». Car une deuxième catastrophe menace, on le sent bien, et je l'entends venir dans les mots qui m'arrivent ici, en France, à moi qui m'inquiète, si loin de ceux que j'ai laissés en Haïti, avec qui je vécut ce tremblement de terre, et qui comme moi entendent bien remonter bientôt à Port-au-Prince une nouvelle édition d'Etonnants Voyageurs : la faillite de l'aide, qui ouvrirait la voie aux démagogues exploitant les colères pour un nouveau cycle de malheurs, dans le rejet aveugle de « l'étranger », et avec celui-ci de ce qui fut et reste par-delà les erreurs, l'expression de la simple, et nécessaire, fraternité humaine — un deuxième séisme, qui, pour reprendre Frankétienne, serait cette fois comme un effondrement central de l'être, une faille ouverte dans les tréfonds de l'âme humaine.

Rien ne se fera sans reconquête de soi.

Corps et corps

Avin

Je proclame : la question est avant tout celle du corps.

J'accuse réception : « ... du corps vivant, pas du corps mort, objet de la physiologie », dit un sémiologue.

Je nuance (manière à moi de dire que je ne sais pas si je suis d'accord) : des lectures, peut-être un peu bâclées, me confortent dans l'idée que mon corps dans sa poussée s'approprie tous les autres corps, vivants ou morts, qui se trouvent dans sa sphère.

Me voilà avec suffisamment d'éléments pour établir un décor initial, fondateur, c'est-à-dire mythologique.

Au commencement était moi, sans je. Moi dans son « magma ». Vaste comme ce carrefour dit de l'aéroport. Et puis, ce monument dont je ne connais pas le prénom : le monument d'Aristide. Mais, contrairement à ses habitudes, le temps ne s'était pas écoulé, il s'était donné comme objet massif, non fragmentable, ménageant suffisamment d'espace au sang. Ô le règne du sublime ! Quel sang est plus beau que celui de ces femmes qui rêvent leurs enfants comme des soleils farouches terrassés par un dieu rétrograde ? Et mon corps qui transite par la

peur de Danube pour s'agglutiner à tous ces êtres parlants, émettant, à l'unisson, ce simple mot : *hôpital*. Laissez-moi rire ; depuis quand les hôpitaux étaient si efficaces dans cette ville ?

Tecky : je n'ai jamais compris ce prénom. Il annonce un projet qui n'arrive pas à se dévoiler, c'est peut-être la raison pour laquelle mon ami Dominique n'a trouvé, pour rendre hommage à sa porteuse, que ce jeu de mots banal : *Tecky, Tecke*. Dérive éthylique ? En tout cas, aucun de nous n'a aimé. On aurait préféré, par exemple, qu'il fit référence à ses yeux où s'effeuille toute la mélancolie de la terre. Pourquoi, ce jour-là, cette obsession soudaine de retrouver le corps de Tecky, pardon ! de le localiser ? Après l'hôpital, où la besogne consistait à déposer mes femmes sur le trottoir déjà débordé, il fallait aller vers son lieu.

Détour par le pervers : mon ami Georges, grand amoureux de Gessica Géneus, décrète : « Il faut avertir les actrices haïtiennes du danger de ce poulet pourri jeté par les Américains sur le marché national et que, sans respect pour notre histoire, les Haïtiens ap-

pellent *Barbecue*. Ont-ils oublié que *Barbecue* est le seul mot de notre vocabulaire qui soit passé dans toutes les langues, dans toutes les cultures ? *Barbecue-cul*, disaient nos boucaniers. Il faut aussi les mettre en garde contre cette bouillie grossière agrémentée d'essence de vanille baptisée *jus, jus de l'arbre*. Si elles ne s'en distancent pas, elles deviendront énormes comme des sagouines. »

Rendez-vous manqué : la réunion, c'était pour la fête d'anniversaire de Tecky. Qui inviter ? Encore Dominique, Syto, le chanteur Woolly Saint-Louis Jean... Il fallait la placer samedi au lieu de vendredi, pour éviter un clash avec la partie de Paul Dubois. On emmènerait Tecky chez Paulo vendredi, et le lendemain on serait ensemble chez Danube avec toute la bande à Tecky, ces filles de seize ans... Mais on ne pouvait plus continuer à discuter : la génératrice d'à côté venait de repartir, c'étaient ces vendeurs de *jus de l'arbre*. Tonnerre de Dieu ! Ça c'est du propre ! les parents de Tecky ne pouvaient pas trouver un autre endroit où loger ? A chaque nouveau client, la machine se remettait à vrombir, de telle ma-

nière que nos voix étaient devenues inaudibles.

Ainsi : (ici, je plagie, *Ainsi*, c'est le titre d'une chanson de Gérard Dupervil) : j'étais allé vers Danube, ainsi, j'étais revenu à la première ruelle Jérémie sans mes femmes qui allaient mourir, ainsi, j'avais retrouvé Tecky au milieu de ces hommes qui mixaient le *jus de l'arbre*. Elle était assise dans la rue avec la même tristesse dans ses yeux. Eux, ils étaient morts, puisqu'ils étaient enveloppés dans des draps, bien enveloppés et bien ficelés.

Depuis ce jour-là, des corps n'arrêtaient pas d'occuper les rues. Ils gonflaient comme des mangeurs de *Barbecue*. C'étaient, bien sûr, des morts, mais je me voyais les embrasser, les absorber avec leur putréfaction pour pouvoir alimenter mon magma.

Perspective : cette année, on fêtera l'anniversaire de Paulo le vendredi 14 janvier. Avec Dominique et Patricia, je chanterai et danserai, comme promis, *I will survive* et *Hotel California* ; le 15, chez Danube, ce sera le tour de Tecky, et le poète Dominique, descendant du héros Batrville et des Bretons du dix-neuvième siècle, interprétera son tube : *Sensible*.

Le Nouvelliste

www.lenouvelliste.com

Complexe Promenade
Angle rues Grégoire et Moïse
Pétion-Ville, Haïti
B.P. 1316, Port-au-Prince, Haïti
Tél.: 3782-0905 / 2941-4646
Email: redaction@lenouvelliste.com
info@lenouvelliste.com



Direction Nationale du Livre (DNL)

Angle rues Martin Luther King
et Chérier
Port-au-Prince, Haïti
Tél.: 2813-0890
directionnationaledulivre@yahoo.fr